

une pommade qui les faisait tomber.

— Vous avez mal fait, ajouta-t-il, noble dame, de refuser au roi le service qu'il vous a demandé. Sa Majesté aura vingt autres personnes pour lui amener un Juif, tandis que, si vous m'eussiez désigné, j'aurais pu vous tenir au courant de tout ce qui se passerait....; j'aurais été votre œil et votre bras....; vous savez comme je vous suis dévoué.....

— Tu as raison.....; mais rien n'est perdu....; n'est-ce pas, tu me diras tout?

— Tout.

— Tu feras tout ce que je voudrai.....

— Oui, madame.

— Ben-Joseph, Ben-Joseph, je te rendrai riche et puissant.

— Rokiczana, Rokiczana, murmura Ben-Joseph, tu as juré la perte d'Esterka, je te ferai laide et misérable.

## CHAPITRE X.

### UN PAYSAN.

Rokiczana se hâta de conduire Ben-Joseph auprès du roi, heureuse de satisfaire à la volonté du monarque en même temps qu'elle plaçait auprès de lui un homme qu'elle croyait tout dévoué à sa propre personne; mais elle dut attendre; le roi était occupé.

Kasimir, indigné contre le pan de Wola et le prêtre Martin, avait fait appeler un de ses conseillers intimes, Jacques de Melchlin, sei-

gneur éclairé et juste, excellent administrateur, qui aidait le roi à augmenter les richesses de la nation par des économies bien entendues et un sage emploi des revenus de l'État; Prandota, prêtre humain, partageant les vues tolérantes du monarque; enfin quelques hommes choisis parmi les plus instruits de la nation, qui, par ordre du roi, préparaient un code pour la Pologne.

On y voyait aussi Henri, médecin et favori du roi : nous n'oublierons pas le nain qui circulait ou, pour mieux dire, serpentait parmi les seigneurs sans qu'on l'aperçût.

Le roi, après leur avoir fait le récit du massacre des Juifs innocents, par le seigneur de Wola, recommanda à la commission législative d'accélérer les travaux, afin de mettre terme à l'arbitraire et aux sanglants abus dont la noblesse se rendait de jour en jour plus coupable. Il nomma ensuite le tribunal

extraordinaire qui devait rechercher les meurtriers de l'enfant immolé, en désignant particulièrement, pour en faire partie, Grégoire et le médecin Henri :

— Faites-le savoir aux habitants de Krakovie par un crieur public, dit le roi à son chambellan; qu'on expose l'enfant massacré; peut-être que la malheureuse mère, en venant à le reconnaître, nous aidera à saisir le fil de cette mystérieuse affaire.

Les conseillers étaient au moment de se retirer, et Rokiczana entra avec Ben-Joseph, lorsque des cris et des gémissements, partant de la cour du palais, attirèrent l'attention du roi. S'approchant de la fenêtre, il aperçoit un malheureux paysan qui se débat entre les mains du pan de Wola, et ce dernier qui le frappe et le maltraite.

— Par ma couronne, s'écrie le roi, ce noble insolent ose lever la main sur ce pau-

vre diable dans mon palais, et presque sous mes yeux ! Pan de Melchti, courez, courez délivrer ce malheureux, faites-le venir en ma présence, et si le seigneur de Wola tente la moindre résistance, prévenez le castellan que sur-le-champ il le saisisse et l'emprisonne.

Plus le roi s'indignait, plus Ben-Joseph éprouvait une secrète satisfaction ; quiconque l'eût observé eût compris qu'il n'était pas étranger à ce qui se passait.

Au moment où le serf entra dans la salle d'audience, le colporteur se retira dans un coin de manière à ce qu'il pût tout voir et entendre sans être aperçu du paysan qui tremblait comme un coupable surpris en flagrant délit.

Les paysans ou serfs en Pologne sont si dégradés, si humiliés, si abrutis, qu'ils en ont presque perdu l'usage de la parole. Quand une nécessité absolue les force à pa-

raître devant leurs seigneurs et maîtres pour demander secours ou justice, ils s'enivrent d'eau de vie pour se donner du courage, et apportent quelque petit cadeau pour acheter la bienveillance du maître. C'est en se courbant jusqu'à terre, une poule ou des œufs à la main, et tout tremblants, qu'ils demandent un morceau de bois ou quelques grains de blé pour nourrir ou chauffer leurs pauvres enfants. Encore, s'ils savaient se faire comprendre ! Mais l'excès de leur frayeur, de leur ignorance est tel qu'ils suent sang et eau sans pouvoir parvenir à exposer l'objet de leur demande. Souvent le maître, impatienté, interrompt et renvoie le suppliant, qui retourne ainsi dans sa cabane avec quelques coups de plus et une poule de moins.

Qu'on ne s'étonne donc point s'il se passa plus d'un quart d'heure avant que le roi pût rassurer le pauvre serf et lui donner la force

de parler. Cependant la bonté et la patience de Kasimir produisirent leur effet, et notre homme, peut-être pour la première fois de sa vie, parvint à exprimer sa pensée et ses sentiments.

— Je suis Stanislas, dit-il, serf du pan de Wola; on m'appelle Épinard, je ne sais pourquoi. Je suis bien malheureux, sire, et je suis venu auprès de Votre Majesté pour me plaindre de mon seigneur inhumain, avec l'espoir que vous me ferez rendre ma fille, mon unique joie. Voici de quoi il s'agit : j'avais une femme que j'aimais; nous étions pauvres, mais contents. Elle me donna une fille; malheureusement, au moment de sa délivrance, comme j'embrassais mon enfant, elle perdait sa mère, et moi ma bonne femme. Ah!... que la volonté de Dieu soit faite!... J'ai enterré la mère et j'ai donné son nom à ma fille, afin que ma petite Maria me

rappelât toujours celle qui partageait mes travaux et ma misère.

» Un jour mon maître, en partant pour la chasse, passa auprès de ma cabane. Il aperçut ma petite qui n'avait alors que sept ans. L'enfant attira son attention; il la montra à ses compagnons, lui donna des louanges, et finit par commander qu'on la conduisit dans son château. Épinard, me dit-il, sois tranquille pour ton enfant, je la prends sous ma protection, et tu peux venir la voir chaque dimanche. Je le remerciai. J'allai voir, chaque dimanche, ma petite fille; elle était bien habillée, elle apprenait à lire et ne manquait de rien. Enfin, sire, pour vous dire toute la vérité, tous les paysans du village enviaient mon sort; moi-même je pensais que la Providence avait eu pitié de moi, et je me disais : Épinard, si tu as souffert toute ta vie, au moins ta fille sera heureuse. Dix ans se

sont écoulés de la sorte. Toujours j'allais au château le dimanche, et toujours je trouvais Maria plus belle et plus joyeuse. L'année passée, sa gaieté changea en tristesse, elle devint pâle et souffrante.... Je m'inquiète, je m'informe, j'apprends qu'elle aime le chasseur du pan de Wola, et qu'elle en est aimée. C'est bien, ai-je dit, rien ne s'oppose à ce que vous vous mariiez.... Bah!....; c'est là que commence mon malheur.... Le chasseur s'adresse au seigneur, lui dit qu'il veut prendre Maria pour femme; celle-ci le prie de son côté.... Non, dit-il, Maria fait bien sa besogne, elle m'est nécessaire; il faut qu'elle reste au château; je ne veux pas la marier. Prières, larmes, désespoir de ma pauvre Maria, tout cela n'eut d'autre résultat que d'irriter notre maître, qui me défendit, ainsi qu'au chasseur, de voir ma fille. Ah! ici, ce n'est que le commencement.... Moi j'obéis,

car je suis vieux; je suis accoutumé à faire ce qu'on me commande; mais, quant au chasseur, plus il trouvait d'obstacle, et plus il aimait ma fille, et il savait toujours trouver quelques moments pour la voir et causer avec elle. Ah! mon Dieu, comment vous dirai-je, sire...; ma fille est devenue enceinte. Elle s'est jetée aux genoux du seigneur en lui avouant sa faute, son péché, et le suppliant de permettre le mariage qui peut tout réparer et couvrir son déshonneur. Il l'a si rudement repoussée, et avec tant de colère, qu'elle a toujours souffert depuis, et qu'hier elle a mis au monde un enfant mort. Comme j'ai justement appris que le chasseur est devenu riche par l'héritage d'un oncle, et que, malgré sa nouvelle fortune, il désire toujours épouser ma fille, je me suis rendu aujourd'hui même chez mon maître avec un dernier espoir de le toucher; mais aussitôt qu'il m'a vu, il s'est mis en fu-

reur et a commandé à ses valets de me fouetter pour m'apprendre, disait-il, à lui obéir. Sire, voilà encore mes vêtements déchirés et mon sang qui coule. Mais je ne me plains pas de mes souffrances, sire; c'est pour ma fille que je vous supplie; sauvez ma fille, rendez-la à son père, à son amant, à son mari.

Et le paysan, se jetant aux pieds du monarque, le suppliait en sanglotant.

— Messieurs, ai-je quelque moyen de lui faire justice? dit le roi en se tournant vers ses conseillers.

Personne ne répondit. Ce silence signifiait : c'est un serf, sa fille est esclave, le pan de Wola est maître chez lui.

— Rien, je ne puis rien. Ah! messieurs, quand donc finirez-vous votre code? quand donc pourrai-je mettre terme à la barbarie des maîtres qui ressemblent au seigneur de

Wola? N'oubliez pas... que chaque paysan soit libre de quitter son maître...; bannissement, infamie, perte de la noblesse pour quiconque sévira contre ses vassaux. Lève-toi, mon ami, dit le roi au serf agenouillé; veux-tu de l'argent, je t'en donnerai; mais ce que tu demandes surpasse mon pouvoir. *Que diable, n'y a-t-il pas de cailloux dans vos champs?*

— Oui, sire, il n'en manque pas.

— *Achète-toi donc un briquet* (\*), et tu trouveras moyen de te venger... Quand un de ces nobles seigneurs aura perdu sa fortune par les flammes, les autres y regarderont à deux fois avant d'exaspérer leurs serfs. Jacques de Melchтин, ayez soin de ce malheureux.

(\*) Historique.

Le paysan s'éloigna, et le roi retomba chagrin sur son fauteuil.

— Epinard? dit tout bas Ben-Joseph en s'approchant du paysan.

— C'est toi, que veux-tu?

— Ne retourne pas chez ton seigneur.

— Pourquoi?

— Il te fera fouetter, et puis il te fera pendre.

— Oui, c'est vrai...; mais que faire?

— Tu n'as pas compris ce que t'a dit le roi?

— Non.

— Va au cabaret, au *Cheval blanc*; attends-moi là jusqu'à jeudi, et je t'expliquerai ce que veut le monarque.

Ici Rokiczana rappela Ben-Joseph pour le présenter au roi.

## CHAPITRE XI.

ESTERKA.

— Ta figure ne m'est pas inconnue, il me semble que je t'ai vu quelque part, dit Kasimir en apercevant Ben-Joseph.

— Oui, sire, répliqua celui-ci, je me dirigeais vers Krakovie lorsque les seigneurs de votre suite se jetèrent sur moi, en m'injuriant et me maltraitant; sans l'intervention de Votre Majesté....